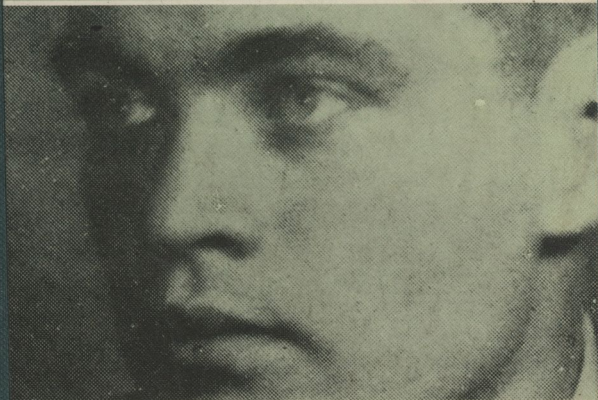


René Crevel

par Claude Courtot

poètes d'aujourd'hui • Seghers



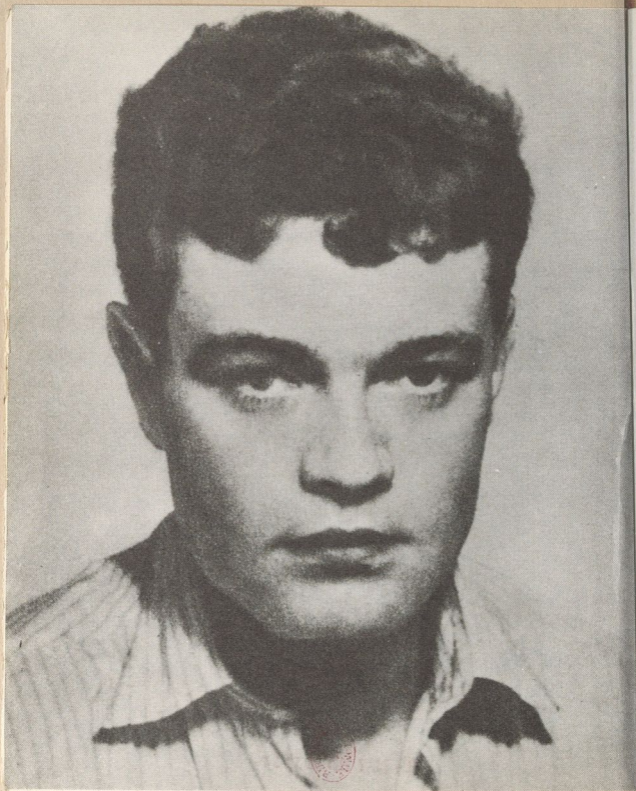
Introduction • Choix de Textes • Bio-bibliographie • 50 illustrations

92

RENÉ CREVEL

16° Ye
441
(182)

DL - 21 2 1969 - 0 31 64



POÈTES
d'aujourd'hui
182

RENÉ CREVEL

une étude de **CLAUDE COURTOT**
avec un choix de textes
cinquante illustrations
une chronologie bibliographique :
RENÉ CREVEL et son temps

PS
EDITIONS PIERRE SEGHERS
PS

182

*Nous tenons à remercier les éditeurs qui ont bien voulu nous accorder l'autorisation de reproduire certains textes de René Crevel qu'ils ont publiés et dont ils conservent l'entier copyright.
Le portrait de René Crevel (page 2) est de Man Ray.*

RENÉ CREVEL



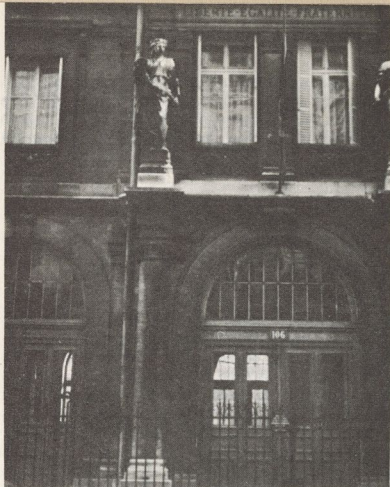
TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.
© 1969, ÉDITIONS SEGHERS, PARIS.

RENÉ CREVEL
par
CLAUDE COURTOT

Détours ● Je ne sais pas si, comme on dit, « le hasard fait bien les choses ». Toujours est-il qu'il peut zébrer notre trajet uniformément glacé de quelques salutaires béances. Depuis trois ans déjà, je passais mes vacances à Zermatt, lorsque je lus pour la première fois *Détours*. Je ne pus m'empêcher de penser que les zigzags difficiles des sentiers de montagne offraient plus de place aux rencontres décisives que les routes nationales aux collisions exemplaires. J'ignore si c'est la quête de l'inaccessible « bleu de ciel » qui nous avait conduits, Crevel et moi, à quarante ans de distance, vers le même lieu. En tout cas, la littérature avait le dessous ; je me connaissais assez pour m'en féliciter : j'aurais été capable de me rendre à Zermatt, rien que pour y prendre le train du Gorner et fumer fièrement une cigarette de lâcheté littéraire devant des montagnes de renoncement compassé. (Question de détours, peut-être, après tout !...)

Il a suffi de même que je participe à la réédition du *Clavecin de Diderot*¹ pour que, la même année, j'obtienne enfin ma mutation dans un lycée parisien. Je demandais Paris, sans plus de précisions. L'établissement auquel on m'affecta fut le lycée Janson-de-Sailly, celui où Crevel fit ses études secondaires. Ainsi, chaque matin, je parcours le chemin que le jeune Crevel dut suivre et lorsque, par

1. Pauvert, « Libertés » n° 38.



*Entrée du lycée
Janson-de-Sailly*

hasard, mon pied se pose sur l'empreinte laissée par le passage de ce collégien tourmenté (front buté, regard en perdition, mâchoire brutale, bouche toute prête à l'injure et, dominant tout ce visage, une beauté douce qui tient à la fois du bellâtre vulgaire et de l'éphèbe échappé d'un dialogue de Platon...), je ne puis me défendre d'un mouvement de recul : vais-je accomplir encore une fois machinalement ce pas idiot vers mon « lieu de travail » ? J'ai alors envie de rebrousser chemin et d'aller dormir après avoir mis bouillir de l'eau sur un gaz fusant que je n'allumerai point. Je me borne à avaler mon trouble avec ma salive et poursuis ma route dérisoire ; je me garde simplement de mettre les pieds dans les pas de Crevel ; chaque jour, ma peur et ma lâcheté balisent un peu plus l'itinéraire piégé qu'on m'enjoint de suivre.

Qu'on n'attende donc pas de moi une confortable biographie de Crevel, un solide travail d'*assis* : cette existence m'émeut trop. De plus, il y a quelque impudeur à raconter la vie des suicidés. S'ils occupent dans les Enfers de Virgile une région particulière, entre l'aire des innocents condamnés à mort (*falso damnati crimine mortis*) et le champ des larmes (*lugentes campi*), c'est pour qu'on leur laisse à jamais leur secret, *le secret douloureux qui (les) faisait languir* ici-haut. Il ne me déplaît pas d'imaginer Crevel conversant avec la reine Didon et Maïakovski dans l'insaisissable espéranto des désespérés...

C'est dire qu'il faut renoncer une fois pour toutes, lorsqu'on parle de Crevel, aux méditations creuses sur le suicide, aux propos de café du commerce sur le tragique de la condition humaine et autres dissertations tristes d'après-boire. Jamais un écrivain n'a été, comme Crevel, la proie d'un tel pharisaïsme. Les différents recueils d'hommages que les revues en mal de copie se croient tenues de consacrer périodiquement à René Crevel, sont autant d'assez jolis « festins de pélicans » ! J'ai feuilleté pour information les numéros spéciaux de *Temps mêlés* (1954), des *Cahiers du Sud* (1956)¹ et d'*Action poétique* (1965). Sauf exception rare, tout ceci est ignoble. Chacun vient planter son cierge dans les bougeoirs sordides d'une réconfortante chapelle ardente. On pleurniche perfidement sur le grand écrivain que Crevel aurait pu devenir, s'il s'en était laissé le temps, on tutoie familièrement le cadavre, on apporte des fleurs blanches qui l'eussent bien fait rire et, quand on se veut plus sérieux, on véhicule un humour qui pèse cinquante kilos comme le rat d'*Etes-vous fous ?* ou, mieux encore, on admire la « conséquence » de Crevel. Lui au moins s'est suicidé ! D'autres n'ont pas eu le courage de descendre dans la rue un revolver à la main et de tirer sur la foule, comme ils en manifestaient l'intention. Pour lui, le surréalisme n'était pas une aventure « verbale ». Crevel est mort, vive Crevel. Faux jetons !

1. Ce numéro provoqua la juste colère de Gérard Legrand qui, dans *Le surréalisme, même* n° 2 (1957), lui consacra une partie de son article intitulé : *Sortie des revenants*.

Non, messieurs, Crevel ne portait pas « le suicide à la boutonnière », comme un Jacques Rigaut. A celui-ci offrez, si le cœur vous en dit, des bouquets de suicides fraîchement cueillis, il en fera des confetti pour ses fêtes. A Crevel réservez la rose rouge, et ne vous vexez pas si, avec son romantisme très particulier, il la laisse poétiquement se faner dans le verre à dents, quand le carnaval de la vie quotidienne le restitue à sa chambre de solitude où traînent indifféremment une invitation dans quelque salon du 16^e arrondissement, un tract conviant à telle ou telle manifestation du Parti Communiste, le billet sans orthographe d'un « petit poisson » caressé hier dans un bar nègre à la mode, et les *Manifestes du surréalisme*. Car Crevel, c'est toujours tout cela *à la fois*. (Désordre regrettable, disponibilité séduisante, selon les goûts. Pour ma part j'ai la confusion en horreur, mais j'éprouve une irrésistible tendresse pour la contradiction.)

Ce *gêneur* ne donnant jamais pleine satisfaction, parce que sans cesse en deçà ou au delà des exigences de chacun, les uns et les autres s'efforcent de ne retenir de lui que ce qui leur ressemble, le trahissent également et, décidément rebutés par tout ce qui les sépare de cet individu inclassable, finissent par se regrouper, mouches avides, autour de son suicide qui vous prend bien vite des allures de rédemption commode.

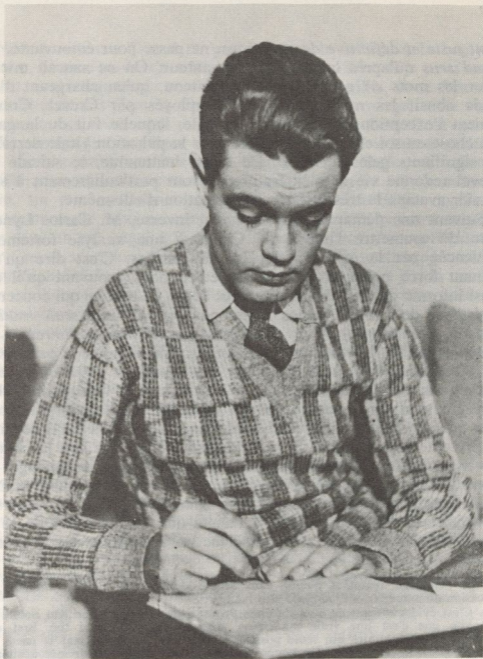
Crevel est dès lors présenté, de façon implicite ou explicite, comme le martyr de la mauvaise conscience littéraire, ce qui permet à la nouvelle littérature (elle n'a fait peau neuve qu'en retournant sa peau), de prospérer en bénéficiant désormais d'une certaine immunité sacrée. Il s'agit en effet d'établir une cloison étanche entre la vie et l'œuvre, une séparation radicale entre mes mots et mes gestes. Paradoxalement, Crevel fournit l'alibi : ce qui passionne en lui, c'est l'écrivain qui se tue. Son œuvre ne vaut que par son suicide. Les *mains à plume* et les *mains à charrue* se joignent, avec l'enviable sécurité des tenons et des mortaises, pour affirmer la primauté absolue de l'acte sur la parole, de l'efficacité immédiate sur l'idéal, etc. La réponse de Crevel à la fameuse enquête surréaliste sur le suicide : *Le suicide est-il une solution ? - ... la plus vraisemblable-*

ment juste et définitive des solutions, ne passe pour émouvante, ne prend sens qu'après la mort de son auteur. On ne saurait mieux vider les mots en général de leur contenu, qu'en chargeant d'un poids abusif les mots particuliers employés par Crevel. Crevel devient l'exception qui confirme la règle, laquelle fait du langage une chose en soi et se refuse à percevoir la pulsation vitale derrière les signifiants gelés du livre. De façon inattendue, le suicide de Crevel redonne vie à la littérature, et tout particulièrement à son dernier avatar : la très littéraire contestation d'elle-même.

Suivant une démarche apparemment inverse, M. Carlos Lynes¹ tente de soumettre l'œuvre de Crevel à une analyse fortement influencée par la méthode de Roland Barthes. C'est dire qu'en prenant force précautions oratoires et en nous prouvant qu'il est aussi informé qu'un universitaire peut l'être, de tout ce qui concerne l'existence de Crevel, Carlos Lynes pour qui l'œuvre seule motive l'intérêt que nous prenons, en tant que critiques littéraires, à l'homme qui l'a faite, entend bien définitivement isoler la personnalité « essentielle » de René Crevel, communiquée directement par son œuvre, du Crevel réel, décrété insaisissable². On oppose arbitrairement un personnage purement livresque, dont nous pourrions tirer quelque profit, nous les vivants, à un être dont la vie décevante ne présente aucun intérêt, si peu d'intérêt qu'il jugea bon lui-même d'y mettre fin. On peut ensuite aisément parler du passage de Crevel dans l'univers de l'écriture. Un fantôme, quoi ! Une ombre sans tripes ni sexe. Une plume sur une feuille blanche. La tangence au monde de Crevel se réduit à l'angle que forment le stylo et la page : cela au moins se mesure ; avec un rapporteur (et la même

1. Si j'en juge toutefois d'après son article donné aux *Cahiers du Sud*, à l'occasion du numéro dont j'ai parlé plus haut.

2. C'est évidemment « du côté de chez Proust » que tout se situe. On oublie un peu vite que c'est une vraie madeleine, trempée dans du vrai thé, bref une expérience non littéraire qui seule possède le privilège, en actualisant le passé, en niant le présent, de conjurer le temps. Proust peut à la rigueur donner à chacun l'envie de récrire *A la recherche du temps perdu*. Mais on ne saurait entreprendre de partir « à la recherche d'*A la recherche du temps perdu*, à moins de désirer véritablement perdre son temps !



René Crevel vivant, par Carlos Lyles. Frontispice du numéro spécial de la revue « Entretiens » (Ed. Subervie, phot. Marc Allegret)

tendance critique prétendra lutter contre le plat positivisme tainien !) Nous voici paradoxalement revenus au même point que précédemment. On a brisé la légende du héros tout court pour lui substituer l'image pâle d'un héros romanesque : la littérature y retrouve son compte. La littérature qu'on veut sauver à tout prix : dans un cas, on ouvre la fenêtre quelques secondes sur l'air vif ; dans l'autre, on préfère le traitement homéopatique : on pense ranimer la moribonde, en agitant dans la chambre close un éventail structuralo-thématique en peau de critique littéraire professionnel.

Dénonciation du mensonge littéraire ● Cependant toute l'œuvre de Crevel est une permanente dénonciation du mensonge littéraire. ... *Si je m'adresse aux livres plutôt qu'aux établissements de nuit, je ne vois encore que fausses révélations. Tout, ici comme là, se trouve transposé. On truque. Que Proust par exemple ait fait d'Albert une Albertine, voilà qui m'engage à douter de l'œuvre entière et à nier certaines découvertes qui m'y furent présentées chemin faisant.*¹ Cette déclaration gêne fort. Aussi, sans se donner la peine de fournir le moindre argument, assure-t-on que Crevel a tort, qu'il ne dit pas là ce qu'il pense ou ne pense pas ce qu'il dit ! La littérature est transposition, il y a une vérité littéraire spécifique, etc. Comme s'il y avait plusieurs vérités ! Crevel ne s'accommode pas de ces comforts relatifs. *Avivée des seuls reflets de mes minutes, l'eau glisse entre mes doigts, plus furtive encore que le sable du sablier dont il est convenu qu'il donne l'image de la vie. Ce que je veux ce n'est ni du sable, ni de l'eau, mais une vérité indéniable comme un œuf. La vérité.*¹ Crevel sait que la quête de l'absolu passe d'abord par la destruction du truquage littéraire : *l'ère des divertissements ne peut durer.*¹

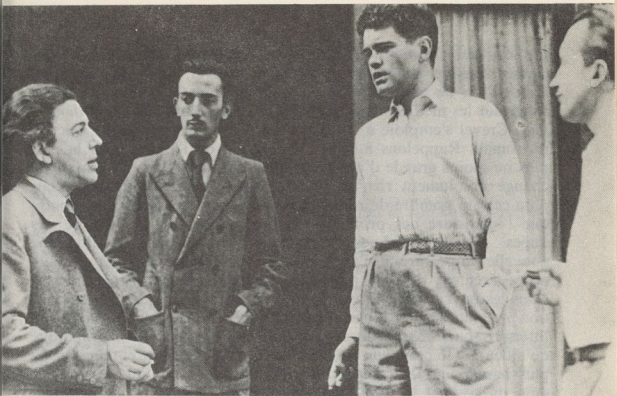
C'est par-là que la démarche de Crevel est authentiquement surréaliste, n'en déplaise à tous ceux qui, pour des motifs divers,

1. *Mon corps et moi.*

s'emploient à opposer le surréalisme et Crevel. Il était marxiste ET surréaliste, il était pédéraste ET surréaliste, romancier ET surréaliste, se plaît-on à répéter. Pourquoi donc ceux qui sont si prompts d'ordinaire à dénoncer les excommunications du « pape du surréalisme », se font-ils, dès qu'il s'agit de Crevel, les farouches avocats de l'intégrité surréaliste ? Si l'image qu'ils donnent de Crevel est juste, on s'explique mal en effet l'indulgence de Breton qui, évoquant dans ses *Entretiens* les événements de l'année 1935, n'hésite pas à déclarer à propos de Crevel : *En lui nous perdions un de nos meilleurs amis de la première heure, ou presque, l'un de ceux dont les émotions et les réactions avaient été vraiment constitutives de notre état d'esprit commun...* Mais jamais bien sûr on ne s'interroge sérieusement sur ce qui fit le lien organique entre Crevel et le mouvement surréaliste. Parce que ceux qui s'obstinent à ne voir dans le surréalisme qu'une école littéraire, sont fâchés d'y rencontrer Crevel, et ceux qui voudraient se donner la gloire de ne découvrir en Crevel qu'un second Proust, sont fort marris de se heurter au surréalisme... *Le surréalisme s'est attaqué, s'attaquera aux problèmes qui ne sont éternels que par la peur qu'ils n'ont cessé d'inspirer à l'homme. Ses propres faits et gestes et œuvres ne l'ont pas arrêté en chemin, ou plutôt, ceux d'entre les surréalistes que l'ambition, la sottise, le narcissisme ramenèrent aux bords des marais complaisants, de ce fait redevinrent des littérateurs, à l'image de tous les littérateurs, c'est-à-dire occupés à chercher, dans les premières plaques venues, les reflets morts de leurs piètres personnes, au lieu d'accepter de laisser jouer, à la surface et au fond d'eux-mêmes le monde, ses lumières, sa vie.*¹

L'anti-roman ● Alors, permettez ! Crevel pédéraste, sans aucun doute ; Crevel marxiste, trop hélas ! Mais romancier, holà ! Il faut avoir perdu toute notion de ce qu'est un roman — ce ne sont certes

1. *Le Clavecin de Diderot.*



De gauche à droite :

André Breton, Salvador Dali, René Crevel et Paul Eluard, vers 1935.

R.C. : Un auteur prophétisait la fin de l'Eternel. Nous nous contenterons de travailler à la fin de l'Immobile.

S.D. : La culture de l'esprit s'identifiera à la culture du désir. De grandes automobiles, trois fois plus grandes que nature, seront reproduites en plâtre ou en onyx, pour être enfermées, enveloppées de linges de femme, dans des sépultures.

P.E. : Il faut respirer cet air sauvage qui tend les poings à travers l'appétit vorace des ruines à taille de guêpe et à tête de vipère.

A.B. : Le langage de la révélation se parle certains mots très haut, certains mots très bas. Il faut se résigner à l'apprendre par bribes.

*In Dictionnaire Abrégé du Surréalisme p. 55, 1938,
Galerie des Beaux-Arts*

pas les récents romans qui à cet égard troubleront nos idées — pour classer sous ce « genre » les livres de Crevel, du moins ceux sur lesquels on ne colle pas l'étiquette « pamphlet » comme la bande rouge sur les médicaments dangereux. De *Détours aux Pieds dans le plat*, Crevel s'emploie à nous démontrer qu'il est incapable d'écrire un roman. Rappelons à ceux qui feignent de l'ignorer que la part plus ou moins grande d'autobiographie qui entre dans un roman, ne change absolument rien à sa nature de *roman*. Les divers essais d'un certain nombre de romanciers modernes ont assez bien montré que l'imposture des pronoms romanesques avait fini de faire des dupes. (Que ces mêmes romanciers aient ensuite substitué une nouvelle imposture à l'ancienne, est bien naturel : cela découle nécessairement de leur persistante volonté d'écrire des romans !) Mais les ouvrages de Crevel sont la négation même de la transposition romanesque et, d'une façon plus générale, de la transposition littéraire qui sévit tout autant dans le roman autobiographique qu'ailleurs. (Je crois que si Crevel aimait tant Diderot et détestait au plus haut point les *Confessions* de Rousseau, c'est que le premier dont on connaît la totale absence de vanité littéraire, lui semblait livrer sous son désordre verbeux beaucoup plus de lui-même que toute la rhétorique du second, en dépit de sa *rage confessionnelle*¹.)

Pour avoir recours à un terme à la mode, je dirai que les ouvrages de Crevel, de par leur *structure* même, se veulent des anti-romans. N'importe quel romancier-amateur en effet rougirait d'une affabulation aussi grossière, que la plus élémentaire analyse — j'allais écrire psychanalyse, mais le mot est bien trop fort — rend transparente au lecteur le plus obtus, qui, dès lors se sent floué : se peut-il qu'on ait tant méprisé l'effort minimum qu'il est capable de fournir chaque fois qu'il s'apprête à lire un roman ?... Qu'est-ce que ce « personnage » fictif — cette fiction de personnage — auquel, en dépit de tous mes efforts, je ne puis parvenir à m'identifier ? Qu'est-ce que cette épaisse réalité vécue que je perçois derrière chaque mot, au cœur même de la fantaisie la plus débridée ? Que signifient

1. *Le Clavecin de Diderot*.

ces allusions historiques si désespérément limpides qu'aucun chansonnier soucieux de son succès qu'il sait fondé sur une brève mais nécessaire excitation des méninges du public, n'oserait y recourir ? Qu'est-ce enfin que ce style sans stylisation ?

Réponds, si tu peux.

Tu n'as rien à dire ?

Alors, ôte ton masque.

Tiens, tu me ressembles comme un frère.

Et, s'il te plaît, le nom qui te désignait, avant la rue des Paupières-Rouges ?

Tu dis ?... René Crevel ?

Mais tu es moi. Je suis toi. On est le même.

Donc de Vagualame, c'est-à-dire de René Crevel, je ne parlerai point à la troisième personne, non plus que je ne lui parlerai à la seconde.

Mais, auparavant, il importe de liquider nos autres héros, de leur faire un sort.¹

Comment tolérer ces irruptions permanentes de l'auteur au beau milieu de sa « création » ? Que dire de ces accroc délibérément faits dans une trame déjà fragile ? (Crevel rapporte, dans *Les Pieds dans le plat*, qu'au cirque, enfant, il désirait ardemment que l'étroit maillot des acrobates se déchirât au bon endroit *derrière ou devant — on n'était pas trop exigeant —*...) Ressaisissons-nous : cette désinvolture à l'égard des personnages n'est point nouvelle, d'autres écrivains en ont déjà fait preuve ; ils prenaient toutefois des gants ou bien ils prévenaient : le clin d'œil au lecteur ou au spectateur est apprécié par tout un chacun, plaisir de lettré, de cinéphile, vice d'universitaire en mal de subtilité, bref, occasion pour tout médiocre d'être subitement promu à l'échelon supérieur auquel il désespérait d'accéder, sans le miracle d'un appel évident qu'il s'honorait bruyamment d'avoir compris. De là au direct coup de poing dans la gueule, il y a tout de même au moins une marge de trois car-

1. *Etes-vous fous ?*

reaux... de lunettes ! *Ah ! sagesse, sagesse des nations, séculaire, que dis-je millénaire, bien indivis des vedettes paneuropéennes, parure des petites fêtes capitonnées et des grandes réceptions capiteuses du capitalisme, ce n'est que pour vous condamner que pouvait venir s'asseoir, parmi les treize autres convives, ce quatorzième, ambassadeur de celui qui tient la plume, écrit le mot plume, le mot... le mot, le... le.*¹

Qu'est-ce que ce langage qui musarde au carrefour des comptines ou des chansons paillardes, puis qui se met à galoper soudain et vous laisse dans la posture ridicule d'un cavalier poussif sur un cheval emballé ? Qu'est-ce que ce langage enfin qui refuse de trotter le sage, l'esthétique, le sûr amble littéraire ? C'est la parole de René Crevel, qui tente de restituer aux mots leur force de communication directe, leur pouvoir d'échange, leur économie primitive qu'il devient urgent de substituer aux hypocrites transactions de la Bourse littéraire : ... *transpositions, transpositions, transpositions. Et hardi petits ! Nous aussi nous savons fabriquer de la fausse monnaie, des faux visages, des faux noms. Nous aussi nous allons écrire des romans, des confessions et servir une belle tranche de vie. Au travail. Demis aveux, les pires mensonges...*²

Mon corps et moi ou l'écriture niée ● Mais l'entreprise est beaucoup plus ambitieuse : il n'en va pas seulement du besoin de sincérité — la sincérité conduit à la vérité, elle ne la constitue pas — ni même d'un effort pour rompre l'obsession d'une solitude pathologique, il en va des raisons de vivre et des raisons de dire, il en va du divorce entre mon corps et moi. Ma solitude au milieu des autres n'est que l'image sensible, la traduction vulgaire d'une espèce de solitude interne particulièrement angoissante : je ne remplis pas tout mon être — il existe des zones d'ombre, des zones vides — et l'écho le plus redoutable est celui que ma parole fait retentir en

1. *Les Pieds dans le plat.*

2. *Mon corps et moi.*



René Crevel par Alice Aliska (in « Mon corps et moi »)

moi. Dès lors ceux qui, comme Crevel, ont décidé d'aller jusqu'au bout du labyrinthe intérieur pour y saisir le minotaure par les cornes, risquent fort de se perdre s'ils accordent une confiance excessive au fragile fil d'Ariane que tisse un langage qui se brise à chaque tournant, cédant à la moindre pression des doigts fiévreux.

*La pensée en mouvement ne désire rien plus que se figer dans une forme, car, de l'arrêt marqué, naît l'illusion de ce définitif dont la recherche est notre perpétuel tourment.*¹

On ne saurait s'arrêter là, on ne saurait se contenter de la mémoire du chemin parcouru, car elle ne donne aucune indication précise sur le temps et l'espace qui nous séparent encore du but et, de ce fait, nous ôte la jouissance d'un présent devenu hypothétique : *Les lettres, les mots, les phrases bornaient nos avenues, nos aventures. Lorsque je leur ai demandé de définir mon présent, ils l'ont martyrisé, déchiqueté.*¹ Thésée ne peut pas raconter son exploit, que Théramène le remplace ou que les spectateurs se fassent rembourser !

Au fur et à mesure que le jour m'éloigne du rêve nocturne, l'état qui en fut le résultat s'évaporant, je suis, pour le recréer, contraint de courir après un plus grand nombre d'images, de mots... On prend du papier, une plume. Hélas il n'y a plus ni fumée, ni rêves... Donc nous cherchons des sensations nettes et insuffisantes capables de recréer un état vague et suffisant... Ce qui revient à dire qu'un état premier se suffit à soi-même... et ne demande secours ni à la philosophie ni à la littérature. Il se subit et n'a d'autre expression qu'un chant affectif interne et sans syllabes. Ainsi, une page écrite à plume abattue, sans contrôle apparent de ces facultés domestiques, la raison, la conscience auxquelles nous préférons les fauves, sera, malgré tout, l'aboiement argotique et roublard, mais non le cri assez inattendu pour déchirer l'espace. Les mots appris sont les agents d'une police intellectuelle, d'une Rousse dont il ne nous est point possible d'abolir les effets. Effets bons ou mauvais ?

1. *Mon corps et moi*.

La logique, la réflexion n'existent que faute de mieux.

Parce que certaine richesse qui faisait le lourd bonheur du sang et le poids de ce qui en nous est apte à percevoir et non à dire, parce que certaine richesse fut au long des siècles dilapidée, l'homme, en vengeance, a conçu l'amour des mots et celui des idées. C'est pourquoi, ce me semble, il faut dénoncer quelle faute de mieux fut, ce qui d'ailleurs continue à sembler aux moins indulgents, sujet du plus légitime orgueil. Au reste, par l'effet d'une loi aller et retour, sans quoi l'humanité serait trop vite arrivée au bout de son chemin, l'intelligence parvenue à certain point ne semble avoir rien d'autre à faire que son propre procès. Débats sans indulgence. Elle-même se condamne. Et c'est une telle tragédie qui met le plus profond désespoir dans la vie des plus audacieux et des plus francs.¹

Je tenais à faire cette longue citation, parce que certains voient dans ce passage capital une condamnation sans appel de l'écriture automatique et la meilleure preuve de la méfiance de Crevel à l'égard du surréalisme. Je pense notamment à Louis Morin qui, dans le numéro spécial de la N.R.F. (avril 1967) consacré à André Breton, s'efforce de montrer que le *champ du langage* établit une irrémédiable distance entre Crevel et le surréalisme.² Pour ma part, je verrais beaucoup plus volontiers dans cette page de Crevel une variation sur le thème du fameux papillon surréaliste, qui, du reste, date de la même époque (1925) : *Le surréalisme c'est l'écriture niée*. Ce que Crevel dénonce ici, c'est une fois encore, la prétention littéraire de traduire directement un état vécu ; c'est aussi, si l'on y

1. *Mon corps et moi*.

2. L'article est très superficiel, non exempt d'erreurs ou, pour le moins, d'équivoques graves, mais néanmoins émouvant quand on lit la N.D.L.R. qui lui fait suite : « Deux jours après nous avoir apporté l'article qu'on vient de lire, Louis Morin s'est tué ; il avait vingt-huit ans. Professeur pendant quelques années aux U.S.A., il avait travaillé à une thèse sur René Crevel. » Cela dit, j'ai conscience de tomber dans le travers que je dénonçais moi-même plus haut : je suis la victime d'un certain chantage au suicide... Mais un tel chantage n'est imputable, par définition, qu'à ceux qui continuent de vivre ! Alors ?

Mes contradictions ne regardent que moi.

En mai 1968
quand les drapeaux noir et rouge
flottaient sur la Sorbonne
on pouvait
à tout moment
voir surgir des barricades
l'ombre rebelle de René Crevel (1900-1935)
dont l'œuvre,
*"sans quoi il eût manqué
une de ses plus belles volutes
au surréalisme"* (André Breton),
n'a pas fini de ranimer la flamme
de la Révolte Absolue.

C.C.

*Claude Courtot
né à Paris en 1939,
surréaliste.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01447192 6

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

